

Bulletin de l'Institut

pour

l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

Dépôt à la Librairie

P. SURU, Calea Victoriei, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. IORGA, Bucarest (Roumanie)

N. IORGA

HISTOIRE DES ROUMAINS

DE LA

PENINSULE DES BALCANS

(ALBANIE, MACÉDOINE, ÉPIRE, THESSALIE, etc.)

Prix 4 fr.

N. IORGA

HISTOIRE DE L'ALBANIE ET DU PEUPLE ALBANAIS

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

SOMMAIRE

Tamaro : Italiens et Slaves. — Ivic : Serbes de Hongrie. — Karacson : Documents turco magyars. — Papadopoulos : Église de Grèce. — Arbore : Lipovans et Russes. — V. Helglu : École roumaine dans la Dobrogea (1879-1919). — Lacour-Gayet, de Martonne, Richepin, R. G. Lévy, M. Djuvara : La Roumanie, conférences faites à l'Union Française. — Chronique : V. Bogrea, Valaques kervandschis, Houtzoules, Hârcoi ; N. I., Comptes rendus.

Ottilio Tamaro, *Italiens et Slaves dans l'Adriatique*, traduit de l'italien par France Donat, Zurich, Georges Crès, 1918.

C'est un ouvrage très remarquable, qui ne servira pas seulement à soutenir la thèse italienne concernant le sort qu'il faut faire à la Dalmatie et, par conséquent, le régime qui s'imposerait pour l'avenir de la Mer Adriatique.

On y trouve l'histoire, présentée d'une manière très vive, des luttes que l'italianité dalmate dut soutenir contre le flot slave, envahissant, de l'«élément démographique» — c'est la conception de l'auteur —, aussi bien que contre cette politique autrichienne qui se cachait sous la politique croate en Dalmatie, de même que, en Bucovine, elle se cachait sous la politique ruthène, avec cette habileté, un peu décriée, qui consistait à employer les «nationalités» sujettes pour s'entre-détruire. On devra reconnaître, même dans le camp ennemi, la persistance et le caractère loyal de cette lutte, dans laquelle le courant italien fut incapable de maintenir ses droits incontestables.

La prépondérance, l'hégémonie, la souveraineté vénitienne sur la côté orientale de l'Adriatique forme l'objet d'un chapitre étendu, dans lequel l'érudit lui-même trouve des choses nouvelles, et surtout des points de vue nouveaux, à glaner.

Mais M. Tamaro a voulu fonder surtout son argumentation, toujours chaleureuse, souvent concluante, sur un autre grand fait historique que la domination vénitienne à Spalato et Sebenico, à Traù et à Zara, à Raguse même, pour une certaine

époque. Il tient compte surtout, comme preuve principale de sa thèse, *des éléments de romanité qui se perpétuèrent à travers les siècles sur ce lambeau de terre balcanique et que Venise trouva dès l'apparition de ses vaisseaux devant cette côte qu'elle devait conquérir et maintenir*. La plus grande partie de ce livre de science et de foi est donc consacrée à fixer le caractère, l'étendue, la valeur, le sort historique de cette partie de la romanité d'Orient — que représentent en plus larges proportions les masses roumaines, des Carpathes septentrionaux à la Mer du Sud, — qui habitait l'ancien territoire des Illyres, Liburnes, Dalmates et autres.

Devant les Avares passagers, devant les Slaves qui allaient se fixer dans l'intérieur, les anciens colons de Rome et les barbares latinisés devaient rester, comme ces Roumains eux-mêmes, des *Romani*, c'est-à-dire des citoyens de l'Empire n'ayant pas accepté la domination politique des envahisseurs. D'abord ils conservèrent leurs relations avec Byzance, la Rome nouvelle, qui entretenait encore au XII-e siècle, quand Cressimir et Zvonimir s'intitulaient « rois de Croatie et de Dalmatie », des catépanes, commandants de la flotte byzantine dans ces eaux. Mais bientôt, comme les Roumains aussi, ils furent réduits à leurs propres moyens de défense, devenant des « Romains » autonomes, qui gardaient ce nom aussi comme une intitulation politique à laquelle ils tenaient, dont ils devaient s'enorgueillir parfois, comme lorsque l'accès des chefs slaves dans les villes du littoral était défendu par les conseillers de ces villes.

Mais, si sur le Danube et dans leurs montagnes, dans les Balcans aussi jusqu'à la muraille occidentale du Pinde, les Roumains restèrent des agriculteurs et des pâtres, des ruraux sur la ruine de leurs cités détruites ou lentement disparues dans la misère et le danger, dans *cette région romane de l'Orient*, la côte, avec ses villes anciennes, d'origine grecque, avec ses relations continuelles du côté de l'Italie, avec tout l'afflux de vie occidentale qui devait renforcer sans cesse la conscience de ces citadins aux traditions solides, se sépara du *hinterland* rustique. Dans chacune de ces régions, d'occupations si nettement distinguées et d'orientation absolument divergente, un autre monde roman se forma, avec une autre langue pour une autre vie.

Le roman dalmatin vient à peine de s'éteindre dans l'île de Veglia, que Constantin le Porphyrogenète nomme « Vecla », avec

une tournure *roumaine*. On le connaissait en quelque sorte par des fragments mêlés au dialecte vénitien de la chancellerie de Raguse. Il ne témoigne pas de l'influence exercée sur le roumain par le thrace aux consonnes plus dures, à l'abréviation sonore, aux voyelles sourdes, et il se refuse à admettre ce vocabulaire slave qui encombre la langue des habitants romans de l'intérieur. Cette *vetus lingua* (p. 73) s'appelait à Raguse au XV-e siècle encore la *lingua vetus ragusea*, la *latina ragusea* (p. 135).

Ceux qui la parlèrent pendant des siècles s'orientaient d'après la *lex romana*. Indépendants, malgré le retour sporadique des Impériaux et les cadeaux, — comme, plus tard, le *mogorisium* ragusan —, aux Slaves de l'intérieur, ils étaient administrés par des *seniores populi*, correspondant aux *bătrâni* des Roumains, et sans doute par des „juges“, comme ceux qu'on peut constater chez ces derniers. M. Tamaro a montré abondamment la belle œuvre de civilisation latine qu'ils accomplirent jusqu'à notre époque.

Les ruraux menaient une vie toute différente, de beaucoup inférieure sous le rapport de la civilisation. Cependant leur masse était imposante. On les connaissait, ces „Vlachi de montanea“, ces fournisseurs de fromage, par les documents de Raguse ; Jireček, dans son „Histoire des Serbes“, les avait signalés aussi sur d'autres points de la montagne. L'auteur italien, qui ne cite pas malheureusement ses sources, les a trouvés ailleurs aussi, ces Roumains qu'il croit être seulement les „descendants des anciens Liburnes et des antiques Illyriens, latinisés par Rome“ (cf. p. 114 et suiv.). Il cite des noms comme Ozanulus, à Spalato, dès 852, Danulus, à Ozero, en 1018, Negulus à Biograd, en 1070, puis, en 1080, à San-Pietro in Seso, près de Spalato : Zorzi Dracul, Andriul, Sedul, Chudul ; beaucoup plus tard, au XIV-e siècle, dans la région de Zara : Patutul, Mezul, Dracul, Negul, Surdul „et beaucoup d'autres“ (pp. 119—120). Ils remplissaient aussi des fonctions militaires, car les Subich, ducs de Brebir, employaient, à la même époque, des „equites“ ou „milites vlachi“ (*ibid.*).

„Dans le territoire qui s'étend de la Narenta au Tilure, dans les campagnes autour de Spalato, de Clissa, de Sini, de Nona et d'Obrovazzo, dans la montagne et la plaine de Zara, entre la Velebit et Segna, dans la Croatie elle-même et dans les

iles du Quarnero, étant très nombreux par de successives immigrations dans l'île de Veglia", — telle est la carte, fixée par M. Tamaro, de ces „Valaques marins“ des Byzantins, des Μαυροβλάχοι, que l'Italie la première appela des Morlaques (p. 119). „Répandus dans toute la province, occupant les campagnes, tandis que les Dalmates italiens occupaient les villes, les Dalmates, roumains ou valaques, Latins ayant survécu aux invasions slaves, comme les autres, coopérèrent d'une façon vitale à perpétuer au-delà des siècles le caractère latin de la Dalmatie. Ils le conservèrent et le répandirent entre les côtes et la montagne, dans toute la province“ (p. 120; cf. p. 122: „Aux Latins habitants des villes s'ajoutaient les Dalmato-Roumains des campagnes“). La Lica était pleine de ces „populations roumaines, *Vlachi* ou *Morovlachi*, très répandues, descendant directement, suivant toute vraisemblance, des Liburnes latinisés et des colons romains“ (p. 73).

Ils se slavisèrent à une époque qu'on ne pourrait pas fixer, vers 1550 sans doute. Mais ils restèrent les mêmes Latins de race (p. 78, où ils sont qualifiés, au XVII^e siècle, de «Latins slavisés»). En 1557 Domenico Negri les représentait de haute taille, vigoureux, beaux de figure, conservant encore des mots latins dans leur slavons corrompu et «affirmant avec ténacité avoir été des Romains qu'on avait conduits comme colons dans cette terre» (p. 145)¹.

Ces Morlaques prirent part, dès le commencement, aux colonisations «slaves» en Istrie et surtout dans le district qui, d'après le sobriquet de *Cici*, s'appela la *Ciceria*. L'auteur les définit assez gauchement, ces *Rumeri*, dans lesquels il voit «selon toute vraisemblance des descendants des antiques populations celto-latines (!) ou des Illyriens latinisés qui s'étaient réfugiés à l'intérieur des frontières de l'Italie à l'époque de la transmigration des peuples» (!) (p. 40). Ces «Bosniaques» établis à Montone dès 1413, étaient peut-être tout aussi Morlaques que les autres (p. 42). En 1463, en 1490 la République de Venise accueillit ces populations fuyant devant les Turcs. Des colons morlaques sont

¹ Le surnom de *Pecurario* à Raguse (p. 133) ne vient-il pas du nom de *pūcurar* que se donnaient ces bergers? Un Vitale Pecorario était dès l'an mille évêque de Raguse (p. 177),

mentionnés surtout au XVI-e siècle. «En 1538, par l'initiative d'Alvise Badoer, pas moins de 5.000 Slaves (*sic*), réfugiés du Banat, territoire turc, furent transportés en Istrie», mais «la majeure partie y resta peu de temps» (p. 48). «En 1585, le provéditeur Marin Malipiero investit le Morlaque Zuanne Mino (Roumain de Dalmatie slavisé) des champs à Maderno, dans la contrée de Pola» (p. 49). Plus tard, «en 1592, le capitaine de Raspo, Giacomo Renier, donna beaucoup de champs du Parentino au Morlaque Zorzi Filippin, autre Roumain slavisé» (*ibid.*). Des noms comme Dane, Carbune, Lazzul, Musul, Picul, Barul se rencontrent à une époque récente (p. 62). Il faut rapprocher ces renseignements de ceux que donne M. Joseph Popovici, dans l'étude la plus récente sur ces restes roumains d'Istrie, dont le nouveau régime italien saura bien empêcher la disparition totale¹.

N. Iorga.

* * *

Histoire des Serbes de Hongrie, depuis la chute de Semendria jusqu'à l'immigration sous Cernoëviè (1459-1690), par le dr. Aleksa Ivić, Zagreb, in-8^o, 282 pp.

Au commencement de la guerre la littérature historique serbe a remarqué l'important ouvrage par lequel le dr. Ivić voulait embrasser tous les résultats des recherches récentes concernant l'histoire des Serbes de Hongrie. L'auteur est déjà connu par ses publications de documents et ses études, qui témoignent une profonde connaissance des archives de Vienne et de Budapest, et par son ouvrage sur la sphragistique serbe, qui lui a gagné une réputation universelle. Le principal objet des préoccupations de M. Ivić est l'histoire des Serbes de Hongrie, qu'il a étudiée en une série d'ouvrages, réunis et complétés dans cette œuvre de synthèse qui comprend dlx chapitres.

M. Ivić commence son histoire en 1459, la date de la prise de Semendria, quand, à la suite de l'occupation turque, un grand nombre de Serbes se réfugièrent en Sirmie, dans la Batschca et le Banat, pour échapper à la domination musulmane. L'importance de

¹ Dans la traduction certains noms ont été laissés en italien („Stefano, despote de Russie“, „Mattia Corvino“, etc.).

ces nouvelles colonies augmenta en raison même du péril turc qui menaçait de plus en plus les frontières hongroises. Ceci explique le fait que le roi Matthias les reçoit dans son royaume et leur donne des privilèges pour servir ainsi les intérêts de ces soldats qui gardaient la frontière menacée.

L'importance de l'élément serbe de Hongrie dépend donc premièrement de la force d'expansion de l'empire ottoman, ensuite de la situation politique du royaume de Hongrie et, plus tard, de celle de la dynastie des Habsbourg. En 1465, déjà, le roi Matthias prend à son service le neveu du despote Georges Brancovitsch, Vouc, fils de Grigor; Vouc devient Voévode des Serbes de Sirmie. Presque en même temps, les frères Yakchitsch, Étienne et Démètre, descendants d'une famille distinguée de Jagodina, qui donnera, pendant un siècle, une série de héros renommés au royaume de Hongrie, colonisent Nădlac, près du Murăș (Maros). C'est sous l'égide de ces chefs respectés, Voévodes, despotes et nobles, qu'une vie serbe a pu fleurir dans les cadres de l'État hongrois, si peu tolérant envers toute organisation à tendance autonome. Ceci est la raison qui détermine M. Ivić à grouper son exposé autour de ces personnages, qui forment le centre même de la vie des Serbes en Hongrie. Jusqu'au XVII^e siècle c'est autour du despote Vouc, des frères Yakchitsch, de Miloch Belmoujévitsch, du despote Jean, frère du Métropolitte Maxime, du Tzar Ivan Crni (Jean-le-Noir), de Raditsch, Bozitsch, Paul et Pierre Bakitsch, Nikola Crépovitsch que les événements historiques sont groupés. Pour le siècle suivant, l'auteur met en relief la vie pleine d'aventures des principaux représentants des Serbes de cette époque, Pierre Ratz de Teiuș, George Ratz de Slankemen, Sava de Temesvar et Georges Brancovič, le frère du Métropolitte Sava d'Alba-Iulia.

L'auteur connaît très bien les sources hongroises et serbes et les exploite avec soin. En plus, dans des notes il donne une grande partie des matériaux inédits recueillis dans les archives de Vienne et de Budapest. Quelques-unes de ses informations se rapportent directement à l'histoire roumaine, par ex. les pages concernant les articles de lois 1481 et 1495, par lesquels les Roumains, Serbes et Ruthènes sont exemptés de la dîme (pp. 27, 192); ensuite les informations sur Hélène, fille de Nicolas Crépovitsch, qui devient en 1562 la femme de Pierre-le-Boiteux,

mariage qui dura quatre ans (pp. 176, 183, 186), les aventures de George Ratz de S'ankemen, qui servit Michel-le-Brave, Radu Şerban, Basta et Gabriel Bethlen (pp. 212, 239), et enfin des informations concernant les colonies serbes en Transylvanie, à la fin du XVI-e siècle, dans les départements de Turda, Cojocna et près de Teiuş, colonies perdues depuis au milieu de l'élément roumain. Une seule fois on parle de luttes entre la population serbe et roumaine, dans le Banat : en octobre 1604 il y a un combat entre les Roumains de Mehadia, Caransebeş et Lugoj et les soldats serbes, toujours récalcitrants. Il est grand dommage que l'auteur ne se soit pas occupé aussi de la vie religieuse des Serbes du Banat, qu'on peut suivre d'assez près, basé sur des études récentes (Kapterev, Zeremsky, Szentkláray).

L'étude de M. Ivić a une autre qualité encore ; elle est totalement dépourvue de tendance politique, ce qui fait que son auteur soit plus objectif que M. Radonić en ce qui concerne l'histoire de Serbes de Hongrie.

Silviu Dragomir

* * *

Recueil de documents turco-magyars (1533-1789) collectionnés dans les archives de Constantinople et traduits en hongrois par Em. Karacsón, publiés par L. Thallóczy, I. Kresmarik et J. Szekfű, Budapest 1914.

La collection de documents recueillis par le savant hongrois Karacsón Imre dans les archives turques présente un intérêt tout spécial.

Son auteur a été le premier Européen qui eût réussi à pénétrer les mystères des archives turques. Il y a travaillé sans repos pendant quatre ans, jusqu'à sa mort, survenue à la suite d'une blessure qu'il s'était faite au cours de ses recherches. Les archives turques ont été organisées par le grand conquérant Soliman, en 1519. Celui-ci disposa que tous les actes soient copiés en protocoles nommés *defters*, pour faciliter ainsi leur future recherche. Des dizaines de mille de *defters*, uniformément reliés, ont été conservés à Eski-Sarai (le Vieux Sarai) au XIX-e siècle : une partie des *defters*, environ 4.000, en a été retirée et déposée aux Archives de l'État, qu'en venait d'ar-

ranger. Les rapports et les actes diplomatiques reçus par la Sublime Porte se conservent à l'office du Râis-Effendi, dont le Ministère des Affaires Étrangères a eu l'héritage. C'est dans le Khazine-i-Evrak (Palais des archives) et au Divan-i-houmaïoun que tous ces actes dorment, fourrés dans de gros sacs, tassés les uns sur les autres, sans le moindre ordre.

C'est dans ces dépôts de documents et surtout dans les archives du Sérail que Karacson a fait ses recherches. Il a retenu et copié en spécial ce qui concernait les relations turco-hongroises. La collection présente contient 401 documents recueillis et traduits par Karacsón et publiés, après sa mort, sous la surveillance de Thallóczy, Kresmarik et Szekfü. Les documents se rapportent à un assez long intervalle, de 1533 à 1789, ce qui aurait pu donner au savant une récolte bien plus abondante, s'il avait dépensé ce travail géant dans des archives européennes, où la récompense est autre qu'en Turquie.

Le contenu des documents est très varié : lettres des Sultans adressées aux princes d'Europe, lettres des Grands-Vizirs, lettres aux princes transylvains et aux Voévodes roumains, defters qui ne sont pas compris dans la publication connue de Velics et Kammerev, (par ex. sur Oradea-Mare), ordres à tel Pacha ou à tel beglerbeg, donations de terre à tel vaillant soldat, rapports adressés à la Sublime Porte par les Pachas des territoires occupés ou par les princes transylvains et les Voévodes roumains, même l'anathème envoyé en 1701 à Étienne Raț par le Patriarche de Constantinople.

Quelques morceaux concernent l'histoire roumaine, ce qui est naturel, pensant au rôle joué par les principautés roumaines dans la politique de l'Empire ottoman. Par ex. sous le no. 2 l'auteur nous présente la lettre envoyée au Sultan Soliman par Jean Zápolya, lui faisant savoir quelles étaient les opérations de Pierre Rareș, contre lequel avançaient les armées du Sultan. Le no. 104 contient une lettre du Sultan Sélim II au prince transylvain Jean Sigismond, datée du 28 mars 1568, dans laquelle il lui confie la surveillance de la Valachie autant que le Voévode valaque, appelé à Constantinople, sera absent. Ensuite deux lettres du Sultan Sélim II, l'une pour l'empereur Maximilien (1572), la seconde pour Étienne Báthory (13 mai 1573); une autre lettre du Sultan Mourad III pour l'empereur

Maximilien (sept. 1575) s'occupe du prince Bogdan de Moldavie qui s'était réfugié en Transylvanie, ensuite à Sătmar et à Cassovie (nos. 116, 121 et 123). Le 3 janvier 1588, le Sultan Mourad III ordonne au prince transylvain Sigismond Báthory de venir avec toutes ses forces en aide des Moldaves, si les Cosaques ne cessent pas leurs attaques. Deux autres lettres du même Sultan, adressées au même, parlent des invasions des Cosaques, de la déposition du prince Pierre de Moldavie et de l'intronisation d'Aaron à sa place (nos. 229, 230). Très intéressante la lettre du Grand-Vizir Mohammed Keupreuli pour le Khan des Tatars Mohammed-Guirai, datée de sept. 1659, dans laquelle le Vizir parle des changemens des Voévodes des deux principautés roumaines (no. 264). Nous mentionnons aussi deux documents concernant l'époque de Brâncoveanu (nos. 303 et 307), par lesquels le Sultan Sélim III engage de Voévode roumain à venir en aide à Éméric Tököly, en Transylvanie.

La correspondance avec les Voévodes roumains du XVIII^e siècle traite premièrement des intrigues des émigrés hongrois dans les pays roumains, contre la Transylvanie, et ensuite des intrigues de la Porte, à la fin du siècle, pour séparer la Transylvanie des Habsbourg (nos. 390, 392, 393, 396, 398, 400).

Sous le no. 388 on publie le rapport de Michel Soutzo au Sultan Abdoul-Hamid I^{er} se rapportant à la révolution de Horia en Transylvanie, rapport tenu en termes généraux.

Enfin Karácson a trouvé la lettre du Patriarche de Constantinople à Étienne Raț (no. 345), ce qui constitue une précieuse contribution à l'histoire de la vie religieuse des Roumains transylvains, démontrant l'écho que les événements de Transylvanie ont eu au centre même de l'orthodoxie et le rôle joué par le marchand de Bălgrad (Alba-Iulia) Étienne Raț, en cette occasion.

En enregistrant cette première publication de documents des archives turques, nous pensons à la grande importance de l'étude des archives constantinopolitaines pour l'étude de l'histoire européenne. La science historique roumaine, en spécial, a le devoir d'explorer cette riche source et de former, le plus vite possible, des orientalistes bien préparés.

Silviu Dragomir.

* * *

Chrysostôme A. Papadopoulos, *Ἱστορία τῆς ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος*, I, Athènes 1920.

Ce grand ouvrage d'un érudit bien connu par de nombreux travaux concernant l'histoire de l'Église orthodoxe donne une préface concernant le passé ecclésiastique des régions qui devaient former la nouvelle Hellade pour étudier ensuite largement, avec tous les détails qu'on pourrait désirer, l'histoire du développement de l'Église dans la république, puis dans le royaume de Grèce. Le premier volume s'arrête à la fin du règne d'Othon, lorsque l'organisation légale était terminée.

Cette organisation est due au moine Théoclite Pharmakidès, originaire de Larissa, qui fonctionna à Jassy de 1804 à 1808 comme instituteur dans les maisons des boïars, pour passer comme professeur public à Bucarest, qu'il ne quitta qu'en 1812 pour aller en Italie et à Vienne, où il publia le *Λόγιος Ἑρμῆς* (p. 55 et suiv.), enfin à Göttingen.

Un autre facteur important dans le développement de l'Église hellénique, Néophyte Bambas, avait été „hypodidascale“ des enfants du prince Constantin Handscherli (Hantzéri, nommé en Valachie vers la fin du XVIII-e siècle), mais il dut quitter ce poste, pour le reprendre bientôt et le garder jusqu'à l'assassinat de son maître, à Bucarest, par un émissaire de la Porte. Il fut ensuite instituteur dans la maison de Georges Maurocordato et de Kostaki Sontzo, dit Kébaç (p. 200-201). Sur Benjamin de Lesbos nous avons publié une notice dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, année 1914. N. I.

* * *

Al. P. Arbore, *Colonies des Lipovans et des Russes dans la Dobrogea* (dans *l'Arhiva Dobrogii*, III, 1, année 1920).

Une partie des pêcheurs russes qui habitent encore la Dobrogea seraient venus à l'époque de Pierre-le-Grand. Les „Nékrassovtziç“ du village de Dunavaț fournissaient des soldats à l'armée turque. M. Arbore en a trouvé la mention dans le volume III du Supplément I de la collection Hurmuzaki. D'autres actes, sur les Cosaques, ont été publiés dans l'Appendice au volume X de ce même recueil : il s'agit de ce contingent pour l'année 1821. Sur le «Donavici» — *Dunavăț* — dans les portulans,

des renseignements dans notre *Chilia și Cetatea-Albă*. J'hésiterais bien à admettre que le lac Razim (Raze'm) est nommé d'après le chef cosaque de ce nom.

Les Lipovans de la Bucovine et du Banat proviennent de ces Cosaques danubiens, séduits par les promesses du Gouvernement autrichien.

Il faut rapprocher le nom de ce „Coșoveiu, [chef] des Russes Zaporogues“, auquel s'adresse, en 1803, le prince valaque, pour l'inviter à empêcher les incursions dévastatrices des siens sur la rive gauche, du nom de Kotschoubey, le ministre russe bien connu.

N. I.

* * *

V. Helgiu, *Școala primară în Dobrogea în curs de 40 ani (1879-1919)* (extrait des «Analele Dobrogei», I, 2).

L'auteur, qui fait partie lui-même du corps enseignant de la Dobrogea, expose dans ces quelques pages l'histoire, pleine de dévouement toujours, d'indicibles souffrances pendant les deux années d'occupation bulgare et allemande, de l'école roumaine dans la Dobrogea-du-Nord (la seule dont il s'agit dans cette brève étude, qui doit servir d'introduction à un travail plus étendu).

Les premiers instituteurs étaient des anciens élèves des séminaires de Huși (en Moldavie) et d'Ismail (en Bessarabie), ou même des écoles de Transylvanie. Mais il venaient à la suite de *prédécesseurs que les villags eux-mêmes avaient fait venir, bien avant les événements de 1877-78 et qu'ils payaient aussi pour le service de chantres dans les modestes églises de bois, par des revenus en nature*; quelquefois tel père transylvain enseignait les lettres roumaines aux enfants des autres villageois.

L'école bulgare était encore moins outillée. M. Helgiu, qui connaît bien la population slave de la Dobrogea, donne sur l'extension des Bulgares des notions précises que nous traduisons ci-dessous :

„Les villages bulgares sont rassemblés dans deux régions que séparent environ 100 kilomètres. La première contient les groupements d'Almalau (nom turc, ajouterons-nous), Canlia (idem), Galia (le mot a aussi un sens roumain), Esehioi (nom turc :

Essékieu) Cuiungiuc (idem: Kouioundschouk), Lipnița (cf. le nom de Lipnic d'un village de la Bessarabie septentrionale, existant déjà au XV^e siècle), Dobromir (d'après le nom du fondateur, nom aussi bien roumain que bulgare) et Asarlâc (probablement le turc Hissarlik, petite forteresse), tous situés dans la partie Sud-Ouest du district de Constanța, avec une population *qui s'est faufilee par pénétration lente du côté de Rasgrad et des Balcans dans la zone roumaine d'Ostrov et de Parachioiu*. La seconde région se trouve tout au bout Nord-Est du district de Tulcea, contenant les villages qui se succèdent le long des trois grands lacs, avec des interstices de population roumaine ancienne. Dans la Dobrogea: Gargalic (nom turc), Pelellia (probablement turc aussi), Imam-Cișimè (fontaine de l'imam, du prêtre musulman), Duingi (nom turc), Çara-Nasuf (nom turc), Casapchioiu (en turc: village du boucher) Sari-Urt (nom turcoman caractéristique), Potur (probablement nom turc), Hamangia (village du garçon de bain turc), Ciamurlia-de-jos et de-sus (Tschamourli inférieur et supérieur, d'après le nom turc du *tschamour*, mélange de buse et d'argile qui remplace le bois de chauffage), Caramanchioiu (village des Caramanlis, d'Asie Mineure), Bașchioiu (en turc: gros village), Congaz (nom turc) et, vers le Danube, Cerna (le nom, d'origine slave, est celui d'une rivière, tout au fond de la Petite Valachie, vers le Banat). Entre les Bulgares de la première région et ceux de cette seconde, qui sont venus du côté de la Bessarabie et de la Russie même, il y a des différences dans le costume et le dialecte. Comme deux oasis, il y a encore deux villages bulgares dans l'arrondissement de Mangalia, *habité précédemment presque exclusivement par des Tatars*, et aujourd'hui pour une bonne moitié par les Roumains.»

On tirera de soi-même les déductions qui s'imposent en ce qui concerne les prétentions d'aborigènes des Bulgares.

Les villages bulgares acceptèrent après 1879 les instituteurs roumains. Et cela *sans aucune pression*, car dans les villages turco-tatars (Caraomer, Enghez, Gheringic, Osmanfaca), la population ne montrant aucune disposition à s'instruire dans cette langue du nouvel État, les instituteurs furent tout simplement *transférés*. Et, ce qui est encore plus intéressant pendant l'occupation de 1916-1918, alors que les écoles roumaines furent complè-

tement dévastées (les écoles bulgares étant strictement respectées), *les maîtres d'école envoyés de Sofia ne parvinrent jamais à avoir un auditoire scolaire*. M. Helgiu apporte dans ce sens les constatations les plus précises.

En ce qui concerne le développement des écoles roumaines avant la guerre, il suffit de dire que pendant la seule année 1907-1908 trente-huit nouveaux postes furent créés (au commencement tout au plus quatre annuellement). En dehors de cet enseignement primaire il y avait en 1914 cinquante-trois écoles préparatoires pour les enfants en bas-âge.

Si on pense que les envahisseurs bulgares, représentés sur ce terrain scolaire par la société de komitadschijs «Dobroudscha», fondèrent d'un seul coup cent huit écoles, avec 200-210 instituteurs, on s'imagine facilement la solidité des établissements et la capacité des maîtres, parfois de simples soldats. Au retour, les Roumains trouvèrent dans le district de Constanța 23 écoles bulgares, 9 allemandes et — 20 roumaines, soutenues par les habitants. Les instituteurs de ces dernières étaient régulièrement roués de coups et menacés de mort. Aujourd'hui cent soixante-huit écoles roumaines ont été rétablies, six seules restant en ruine : l'ameublement est remplacé souvent par des planches et le tableau par des portes détachées de leur place, la „culture“ bulgaro-germanique ayant fait son œuvre. N. Iorga

* * *

Lacour-Gayet, de Martonne, Richepin, R. G. Lévy, M. Djurava, *La Roumanie, conférences faites à l'Union Française*, Paris s. d.

M. Lacour-Gayet a donné un bref résumé de l'histoire des Roumains. Présentant des tableaux de la «terre roumaine», M. de Martonne l'a décrite avec la science du meilleur parmi les connaisseurs du pays. M. Diehl a noté les relations entre l'art roumain et l'art byzantin, qu'il continue, mais non sans un mélange des plus intéressants. Dans la conférence de M. Lévy des notes sur la situation économique de la Roumanie. M. Richepin présente des poésies populaires roumaines qui, malheureusement, ne sont pas authentiques. Des considérations de M. Mircea Djurava sur les sacrifices des Roumains pendant la grande guerre finissent ce volume d'une information utile.

Les noms propres sont trop souvent dénaturés. N. Iorga.

C H R O N I Q U E

Sur les „Βλάχοι ὀδίται“ de Cédrenus.

On connaît le passage où le chroniqueur byzantin, en parlant du meurtre de Δαβίδ, frère et corégent du rebelle bulgare Samuel, l'attribue à des Valaques: Δαβίδ μὲν εὐθὺς ἀπεβίω ἀναίρεθεις μέσσω Καστορίας καὶ Πρέσπας καὶ τὰς λεγομένας Καλὰς ὁρῆς παρὰ τῶνων Βλάχων ὀδίτων (éd. de Bonn, II, p. 435).

Il s'agit de préciser le sens de l'épithète ὀδίτων.

Depuis M. Schlumberger (*L'épopée byzantine à la fin du 10-e siècle*, p. 606) jusqu'à MM. Wace et Thompson (*The Nomads of the Balkans*, p. 257) les savants étrangers s'accordent à le rendre par: „errants“, „nomades“. C'est également l'opinion de M. O. Densusianu, dans son *Histoire de la langue roumaine*, I, p. 323: «On sait qu'en qualité de pâtres ils (les Roumains de la Péninsule des Balkans) ont de tout temps mené une vie nomade.... Le premier chroniqueur byzantin qui fasse mention d'eux (a. 976).... les appelle Βλάχοι ὀδίται (!!), les Valaques nomades».

M. D. Russo (*Elenismul în România*, p. 22) traduit: «niște Vlăhi trecători» (— niște trecători valahi), des «Valaques de passage», «des passants valaques». Au reste, c'est à peu près la même traduction qu'en donnait Hasdeu (*Etymologicum Magnum Romaniae*, III, p. xxxi): «niște drumăși [cf. *drumari*, *drumefi*] romîni».

Ajoutons que M. G. Murru, qui vacille entre l'hypothèse d'une fausse transcription et la synonymie Βλάχος = νομάς (pâtre. nomade¹), n'a guère de doute au sujet de ὀδίτων: ce seraient

¹ M. Murru cite à l'appui le passage classique d'Anne Comnène. Il aurait pu s'en rapporter à Miklosich (*Über die Wanderungen der Rumunen*, p. 3) ou à G. Meyer, *Alban. Wörterb.*, s. v. râmâr: ῥωμάνα, „bergère“, à Trébizonde, etc.). C'est bien dans cette acception de „pâtre“ qu'est employé *Vlah* dans les versions plautines: c'est Ragusan Marino Darsa (Drzic) au XVI-e siècle (voy. Jarit *Festschr. f. Joh. Vahlen*, p. 619), et il n'en est pas autrement du mot *Vlasici*, qui signifie en Bosnie „eine Sterngruppe“: M. Zovko (*Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien u. Herzegovina*, Vienne 1893, p. 433) a l'idée de le tirer de *vlas*, „cheveux, poil“, — sous le prétexte, quelque peu comique, que „beaucoup d'habitants de ce pays savent déterminer avec précision, *auf ein Haar*, le temps d'après la position de ces étoiles“ (pourquoi ne pas invoquer plutôt les *comètes* et même le Βαρυίτης πλόκαμος?), — du moment que le roum. *steaua ciobanului*, fr. *étoile du berger*, it. *stella del pastore*, etc. (voy. C. Volpati, dans la *Revue de dialectologie roumaine*, V, p. 335) offrent une analogie si frappante. Le mot *colban*, „Morgenstern“, dans le parler des Turcs de l'Asie-Mineure (Vambéry, *Das Türkenvolk*, p. 225), à quel on a justement rattaché *Tholpanus*, *Ciolpan*, le nom de l'ambassadeur d'Ivanco, fils du „despote“ Dobrotitsch (cf. N. Iorga, *Droits nationaux et politiques des Roumains dans la Dobrogea*, p. 43; Jirček, *Überreste der Petschenegen*, p. 15), n'est-il pas une variante de *cioban*? Cf.

là, certes, des gens «nomades», seulement ce seraient plutôt «des pâtres» — sans préciser la nation à laquelle ils auraient pu appartenir (*Istoria Romnilor din Pind sau Valaia-Mare*, p. 13).

Tel n'est pas l'avis de M. N. Iorga.

Le passage de Cédrene, qui cite pour la première fois les Vlaques «*ὄδιται*», dit cet historien (voy. ce *Bulletin*, II, p. 117), «ne regarde pas des «voyageurs» valaques ou bien des «Vlaques errants», mais bien des *kervandschis*, des chefs de caravane de cette nation».

C'est cette même opinion, qu'il avait exprimée pour la première fois dans une communication faite à l'Académie Roumaine, en 1913 (voy. N. Iorga, *Notele unui istoric relative la evenimentele din Balcani*, p. 17), que nous retrouvons dans sa récente *Histoire des Roumains de la Péninsule des Balcons*, Bucarest 1919, p. 7 : «Et enfin le chroniqueur byzantin Cédrene attribue le meurtre d'un des frères et corégents de Samuel, David, à des Βλάχοι ὄδιται, ce qui ne signifie pas : des routiers valaques, mais bien : des *conducteurs de caravane* appartenant à cette nation».

Nous espérons pouvoir prouver, documents à la main, le bien-fondé de cette interprétation.

Dans le chrysobulle du roi serbe Étienne Milioutine pour le monastère de Banska, publié par feu St. Novaković dans les Mémoires de l'Académie de Belgrade (1890) et reproduit dans les „Convorbiri literare“ (XXIV, p. 490) par le regretté professeur J. Bogdan, on lit ce qui suit : «Quant à la loi des Vlaques (*zahnü Vlahomü*), elle est celle-ci : ils n'ont pas à payer la grande dîme, mais la petite ; qu'ils donnent, chaque année, une brebis avec son petit et une brebis stérile pour cinquante brebis ; et, si, par leur faute, ils perdent quelque jument de l'Église, qu'ils se cotisent, cinq d'entre eux, pour restituer le jument dans le courant de la première année, et rien de plus ;

turc. *ıchoban yeldezzen*, «étoile du berger» (Barbier de Meynard) et le roum. *Ciolbran*, n. de famille, dans un document de 1619 (voy. *Revista Istorică*, VI, p. 50), *Ciolbrănești*, n. de localité (distr. de Muscel, etc). Ajouter : *copflengher*, «étoile du matin», dans l'idiome des Tziganes roumains (voy. la revue „Ion Creangă“, année 1914, p. 312), qui ressemble trop à un grec-moderne *κουτσοφάγγαρι*, litt. : «petite lune» (au même sens péjoratif que *κουτσοδιάβολος*, «lutin», *κουτσοδιάσκαλος*, *Κουτσόβλαχος* !), et *wolakro*, signifiant «mouton» dans le dialecte de leurs congénères allemands (voy. Fink, *Lehrb. d. Dialekte d. deutsch. Zigeuner*, p. 95). — C'est à cette même race qu'appartiennent ces autres «Vlaques», dont parle A. Grenier (*La Grèce en 1863*, p. 144) : «Il y a en outre une population flottante de quelques milliers de bohémiens nomades. Les Grecs les appellent Vlaques (Valaques), figures d'un noir de suie jamais ramonée» (comme celles des «Karavlaques» de M. T. Filipescu !). Nous leur en faisons cadeau bien volontiers... Mais tout cela n'a presque pas de trait aux Βλάχοι de Cédrenus, dont le caractère ethnique est indiscutable : *non ex artibus, sed ex gentis vocabulo nominati*, dirait Cicéron.

et que chacun donne à l'Église, par an, deux peaux de mouton ; et que ceux qui ont des villages fauchent l'herbe trois journées sur les Kierizé (*na Kîierezêhû*) ou dans un autre lieu voisin ; et qu'ils apportent (*da donose*) chacun, chaque année, un cheval (*tovarû*) de blé et un cheval de vin, et qu'ils transportent (*da donose*) du sel pour l'Église, d'où l'hégoumène le leur ordonnerait, dix chevaux de sel par chaque quarantaine de cases ; et que celui qui est militaire (*voinikû*¹) et n'a pas à travailler la laine de l'Église, donne de sa part des vêtements ; et que le militaire, de même que le kielator (*kjelatoru*), apporte du fromage de la montagne ; et que le kielator paise (le troupeau) et tonde la laine, et le militaire ait soin des pâtres ; et, en cas de mauvais temps, le militaire, ainsi que le kielator, s'en aille avec le troupeau ; le vol entre eux est puni de six bœufs, et le vol de chevaux, six fois plus.»

Le slaviste de Bucarest en conclut, naturellement, que l'opinion, si répandue en ce temps-là parmi les historiens roumains (aujourd'hui même, elle n'est pas sans avoir son représentant, et des plus convaincus, en la personne de M. O. Densusianu), à savoir que les Valaques de cette région n'auraient connu qu'une vie purement nomade et pastorale, était fautive. Le document serbe montrait ces Valaques, non seulement comme habitant des villages et cultivant le blé et la vigne, mais aussi comme des gens faisant métier de transporteurs : des *cârăuși* ou *chervangii*.

C'est sans doute le sens de *donosû* dans le passage cité, tout comme dans le chrysobulle similaire d'Étienne Douchane, concernant le monastère de Prizrend (voy. *Archiva Istorică*, III, p. 170) ; mais c'est surtout le sens de ce *kjelator*, qui était resté une énigme pour Bogdan : il pensait bien (loc. cit., p. 491, note 1) à *chelar*, cellarius, «cellérier», sans toutefois s'y arrêter.

Le mérite d'y avoir reconnu, quoique en hésitant, le mot roumain *călător* revient à Jireček (*Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien*, I, p. 70, note 5). Se fût-il rappelé *ὄδιτης* de Cédrenus, ses doutes là-dessus se seraient dissipés, à coup sûr.

Ces deux termes obscurs s'éclaircissent, en effet, mutuellement : *kjelator* (*călător*) est bien l'équivalent, disons plutôt : l'original, roumain, de cet *ὄδιτης*, de même que notre *cale* (et non pas «drum» qui correspond à *δρόμος*) est la traduction la plus adéquate du grec *ὄδος*.

C'est donc par «Valaques *călători*» qu'il convient le mieux de traduire en roumain *«Βλάχοι ὄδιται»* de Cédrenus.

¹ Pour ce qui est de la signification roumaine de ce mot («vaillant, brave»), voy. ce qu'en dit M. Bărbulescu (*Revista din Iași*, I, p. 69), avec cette suffisance subjective et cette insuffisance objective qu'on lui connaît. Cf., du reste, l'analogie du roum. *viteaz*, «brave», dans l'ancienne langue : «chevalier, soldat de cavalerie», par rapport à son étymon,

Seulement, il faut s'entendre : *călător* ne signifie pas ici «voyageur», mais bien «kervandschi»

C'est le document de Banska qui l'atteste.

«Le document de Banska», écrit Jireček, loc. cit., «distigue parmi les Valaques deux groupes : les *voïnik*, «Kriegsleute, guerriers», et les *kjelator*, de signification inconnue.»

En effet, l'acte en question oppose en quelque sorte ces derniers aux *voïniks*, qui, eux, avaient des obligations militaires. C'est, semble-t-il, tout-à-fait le cas du diplôme d'Andronic Paléologue (1324), publié à nouveau par feu Sp. Lambros (Νέος Ελληνομνημων, XII, p. 38 et suiv.), où «on distingue même les Valaques qui doivent le service militaire à l'empereur, et qu'on pouvait donc envoyer en Asie contre les Turcs, des Valaques qui n'étaient pas sujets à ce service et qui avaient donc une valeur supérieure pour leurs maîtres, les ἀσπράτευτοι Βλάχοι» (voy. N. Iorga, dans ce *Bulletin*, no. précité, p. 120).

Par opposition aux Valaques «militaires» (*voïniks*), les Valaques *călători* pourraient ainsi représenter, dès lors, cette autre catégorie des ἀσπράτευτοι, c'est-à-dire des „dispensés“, dédiés aux monastères, en qualité de parèques.

C'étaient, bien entendu, ces *călători* qui faisaient, principalement, ces services de transport dont témoignent les documents, et M. N. Iorga a certainement raison de voir dans les Βλάχοι ὀδίται du chroniqueur byzantin quelques-uns de ces *kervandschis* valaques, „conducteurs de caravane“ par profession³.

V. Bogrea.

* * *

Dans l'*Arhiva Dobrogei*, III, 1, description du trésor trouvé à Suluc (district de Tulcea). Les objets n'appartiennent pas à la tradition classique.

M. C. Moisil commence l'étude ethnographique de la Dobrogea : Il fixe les Gètes Krobyzes du côté de Mangalia, les Tirizes

³ Cf. surtout ce passage, Jireček, *Geschichte der Serben*, II, p. 62 : „Für den Landhandel werden bloss im Osten Strassen für Fuhrwerke erwähnt. Sonst gab es nur Saunwege für Karavanan (serb. turma oder sarvan, byz. καρβάνιον aus dem Persischen), die oft 150—300 Saumpferde zählten, gemietet bei den Oberhäuptern der Berghirten, besonders auf den Klostergütern...) Die Kaufleute und ihre Diener waren mit Pfeil und Bogen, Schwert und Schild bewaffnet, ebenso die Säumer (ponosnik)... Um 1300 organisierte man in Ragusa und Cattaro die Karavanan unter einem beediten „capitanes turme“.

Rappelons aussi que *arnbadjy*, „harabagiu“, était un sobriquet connu des paysans chez les Turcs (voy. Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman*, éd. roum., I, p. 5-1) et que le lat. *viator*, „voyageur“, signifie également : *vector* (Horace, *Satires*, I, 5, 16, avec le scholiaste), qui, lui-même, s'emploie tant activement („porteur, transporteur“) qu' passivement („passager, celui qui est transporté“).

plus bas, vers Kaliakra. Certains des Thraces habitant dans ces régions conservaient l'ancien nom de Besses. Suivent des notes sur la Pentapoleis, plus tard l'Hexapoleis de cette Scythie Mineure (Istros, Tomis, Callatis, Mésembrie, Odessos et Dionysopolis): *son existence montre l'unité nécessaire de la Dobrogea entière*. M. Moisil signale la faible influence des Grecs du littoral sur les barbares: la constitution même des colonies grecques est une explication suffisante.

Quant aux Scythes, dont vient le nom ancien de la province, leur établissement devrait être fixé entre l'époque d'Hérodote, qui les ignore, et celle du géographe Démétrios de Callatis, qui est le premier à les mentionner. Strabon (VII, 4, 5), cité par l'auteur, parle de la destruction des Gètes par ces envahisseurs. Le roi Atéas, ennemi des Triballes aussi bien que des Macédoniens et des citoyens de Byzance, aurait régné sur les bords du Danube. Ses successeurs du II-e siècle sont connus par les monnaies. L'opinion de Weiss que les noms celtes d'Arrubium et de Noviodunum (cf. Bononia-Vidin) viendraient des légionnaires gaulois colonisés dans la Dobrogea est inadmissible: il s'agit bien d'une colonisation nationale.

* * *

Dans son étude sur les monnaies ancienne dans la Dacie (*Cronica numismatică*, I, 3-4). M. Moisil signale à côté du type habituel des monnaies daces imitées d'après les modèles macédoniens, avec la tête de Zeus et le cavalier, un autre portant la tête de Hercule et Zeus sur son trône. Il rappelle le trésor de 20.000 pièces d'or de Lysimaque trouvé à Deva en 1551. Les tétradrachmes de Thassos remplacent au 2^e siècle av. J.-Chr. comme vogue les monnaies de Macédoine. Elles furent imitées aussi par les barbares. Suivirent, comme emploi et falsification, les derniers romains de la République, avec la tête de la Déesse Rome et la bige ou la quadrigue. Toutes les monnaies daces sont en argent. Entre les monnaies de circulation courante l'auteur cite celles de Cyzique, d'Apollonia et Dyrrachium, de Maronée. Dès le 3-e siècle de l'ère chrétienne, sous Philippe l'Arabe, la Dacie, aussi bien que la Mésie, obtiennent le droit de frapper une monnaie propre, en bronze, portant, de même que la tête du César, l'image de la province elle-même, avec le bonnet phrygien et le drapeau ou le glaive recourbé des Daces. Ces monnaies daces durent jusqu'à 267, indifféremment du fait s'il agit de la Dacie ancienne sur la rive gauche ou de la nouvelle Dacie d'outre-Danube.

N. I.

*
†

Sur le bogomilisme des Hufuli.

Parmi les appellations que se donne elle-même cette curieuse population, aux origines obscures, des montagnes de la Bucovine (voy. J. Nistor, *Românii și Rutenii în Bucovina*, Bucarest 1915, p. 30; édition allemande, Bucarest 1919, p. 42), il y a au moins deux qui témoignent de son bogomilisme, à savoir: *Chreștiény* et *Hirski* (* *Hirstki*, * *Hirstki*). C'est, évidemment, le *christiani, boni christiani*, appellation classique des sectateurs de Bogomile.

Nous croyons pouvoir ranger dans cette même catégorie une troisième dénomination: *Werchowenci*.

On lui assigne généralement une signification topique: celle de «montagnards» (voy. p. ex.: B. Auerbach, *Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie*, Paris 1898, p. 175, note 3), et il faut avouer qu'on aurait de bonnes raisons pour y tenir (cf. auss. *krestjaninet*, «paysan», serbo-cr. *hrvat*, «Croate», litt.: «montagnard», turc. *daghli*, «montagnard», épithète des haïdouks *kirschalis* dans les documents contemporains, etc.).

Toutefois, il nous semble difficile de séparer cette dernière dénomination des deux autres, dont le cachet bogomile est indubitable. Et, si l'on veut bien se rappeler que les Bogomiles étaient, avant tout, des zélateurs de Saint-Paul et que ce coryphée des Apôtres, au même titre que Saint-Pierre, était appelé: *Vrchovnik*¹, la conclusion qui en résulte ne serait pas pour nous surprendre.

V. Bogrea

* * *

Sur l'origine de nom des „Hircoi“

On entend sous ce nom une partie de cette population soi-disant bulgare de la Dobrogea, qui, de l'aveu même de M. Milétsch (*Das Ostbulgarische*, Vienne 1903, p. 21; cf. *La Dobrogea Roumaine, études et documents*, extr. de ce «Bulletin», Bucarest 1919, p. 38 et suiv.), diffère, à tous les points de vue, de ses prétendus congénères bulgares.

Cela suffirait à prouver qu'on a affaire à une population allo-

¹ Voy. p. ex.: Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, p. 347. — *Värhovnici, vrhovnici*, comme épithète des apôtres Pierre et Paul, se rencontre aussi dans l'ancien-roumain; cf. Cihac, *Dictionnaire d'étymologie daco-romane*, II, p. 448. — Dans la vieille «formule jurandi valachica», de caractère bogomile, publiée par M. N. Sulică (*Anuarul gimnasiului român din Braşov*, ann. 1901—2, p. 2), c'est probablement: *ieleşen* (magy. *jelesen*) *Pavel Apostol*, «spécialement Paul l'Apôtre», qu'il faut lire, au lieu de: *Ilie și Pavel Apostol(î)*, avec cette mention inattendue de Saint-Élie. — Ajouter, à la bibliographie de M. N. stor, o. e.: Suchevič, *Huculjina*, Lemberg, 1902.

gène, et le fait que les Bulgares considèrent cette dénomination comme une épithète satirique, à l'instar de de celle des *Gagaouzes*, nous portait à croire (*Neamul Romănesc* du 18 mars 1917), que *Hîrcoi* serait identique à **Gîrcoi*, « Grecs » : vieux-bulg. *Grk*, du byzantin-dialectal *Griki*, sinon de Γραικοί (voy. *Archiv f. slav. Philologie*, année 1909, p. 451).

Cependant, voici une autre hypothèse, qui nous paraît aussi probable : le vieux-slave possède le mot *hrakav*, signifiant « bègue, balbutieur » (voy. le *Lex. Palaeosl.* Miklosich), tout comme l'ancien-roumain *hîrcov*, qui en dérive (voy. le *Dict. de l'Académie Roumaine*, s. v.), et son synonyme *gîngav*. En laissant de côté la désinence *-av(ă)*, le radical *hîrc* — qui s'en dégage (équivalent, comme sens, à *gîng*) pourrait bien être l'étymon de *Hîrcoi*.

L'origine imitative de ce nom reste, naturellement, une simple hypothèse, de même que celle de *Gagaouzes* (cf. roum. *găgăuș*, « faible d'esprit, imbécile », et le turc *oghouz*, « simple, naïf, rustaud » : Barbier de Meynard, II. 175, 376), mais elle gagne, en quelque sorte, un support logique et documentaire qui lui manquait : c'est l'analogie de *barbare*, *Neamț*, etc., avec leur signification primitive de « bègue, muet ».

A signaler aussi, dans les *Wissenschaftl. Mitteilungen aus Bosnien und Hercegovina*, I, p. 472, le nom *Erk*, donné à quelques ruines, dans la Kraïna (district de Banjaluka, près du village d'Obrovac).

V. Bogrea

* * *

Ministère des Finances, *Les Finances de la Grèce pendant la guerre*, Athènes, s. d.

Des chiffres utiles, précédés d'une exposition sous forme de conférence. Des actes officiels les corroborent. On y trouve aussi les rapports qu'ont introduit les nouvelles lois fiscales dont il est question dans un compte-rendu précédent : celui sur la plus-value spontanée de la propriété immobilière est surtout très intéressant.

* * *

Istoricul și activitatea zemstvelor în Basarabia, Chișinău 1920.

C'est l'histoire des zemstvos de Bessarabie, institutions locales ; presque autonomes, ayant la mission de favoriser les travaux agricoles et l'élevage de fournir des secours à la population malade, de s'occuper des routes et des écoles. L'institution fut créée en Russie — après la grande œuvre de réformes — en 1864 ; les Bessarabiens assistèrent à son inauguration en 1869.

* * *

Dr. N. Lupu, *Vital problems affecting the new Rumania*, Paris 1919.

Cette brève exposition, très vivante, donne des connaissances sommaires sur le territoire et le peuple roumains. N. I.